

**Les films de Guillaume Dustan
(2000-2004)**



Nous (love no end) + Pietà + Nous 2 + Ratés
Le cycle de Tristan

Nous (love no end)

Vidéo DV, 80 min, 2000



Nous (love no end), un film d'amour avec Tristan à Genève.

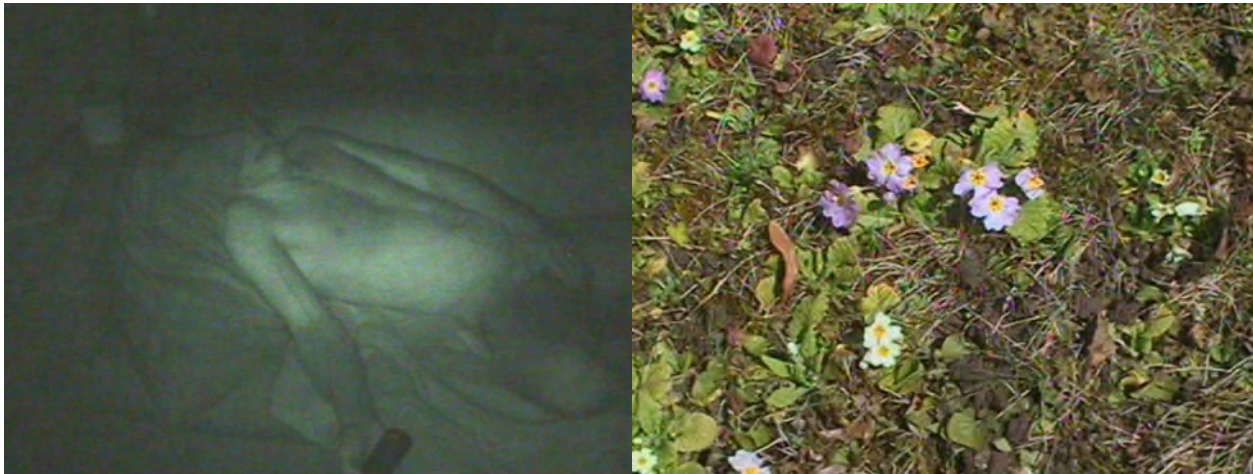
Certainement le premier film de Dustan, il teste les possibilités du tourné-monté. On lui donne sa caméra, « ça n'enregistre que quand je presse », il la pose face à lui et danse nu sur Prince, tout de suite après, *The greatest romance ever sold*.

***Nous (love no end)* et *Nous 2*, avec *Pietà* et *Ratés*, forment le cycle de Tristan. Trois sont tournés en Suisse chez Tristan, son amoureux, un autre sur la route. Ce sont des films tournés pour se faire du bien, « comme un antiseptique, c'est comme de l'acupuncture d'amour, pour que j'aime encore, que je vive encore... ouin-ouin-ouin... »**

Ces séjours loin de Paris sont des moments de calme.

Pietà

Vidéo DV, 29 min, 2001



Pietà, un film d'amour avec Tristan à Zurich.

Filmé dans le nouvel appartement de Tristan et dans les rues de la ville.

« Je crois que y a un truc qui s'est réouvert dans mon cœur, about this boy, and love, and friendship... and brotherly love like this one. »

***Pietà* et *Ratés* sont construits de manière similaire, sous forme de boucles : Tristan qui dort, sortie, retour à l'intérieur.**

Ils complètent le cycle de Tristan avec ***Nous (love no end)*** et ***Nous 2***, mais à la place des commentaires, de la musique et des bruits d'appartement, il y a le silence, les cris au loin, les vrombissements de la ville ou de l'autoroute...

Celui-ci est enregistré par-dessus un film avec un autre amant, dont on retrouve les images au début et à la fin.

Nous 2

Vidéo DV, 63 min, 2002



Nous 2, un film d'amour avec Tristan à Zurich.

La suite de ***Nous (love no end)***, deux ans après.

« Je fais ce film pour savoir... Olala... si je t'aime encore. Après tout ce temps, toutes ces années, après toute cette souffrance... »

Commentaires de tout : la gare de Zurich ; la Suisse ; l'appartement de Tristan ; le nouveau bureau et le nouveau chat, « ça s'est vachement humanisé ici » ; les dessins pornos de Roger, « là c'est quand même beau parce que c'est l'âme du poil » ; les toilettes ; lui-même, « un petit plan auto-représentatif »...

« Y'a des gens qui viennent me dire "y'a du bavardage dans tes films", et moi, tu sais ce que je dis ? C'est ce que je préfère ! »

Ratés

Vidéo DV, 25 min, 2003



Ratés, le dernier film pour l'instant du cycle de Tristan ; on prend la voiture et je le ramène de Lille à Zurich, il me filme, j'ai l'air à moitié mort, c'est très émouvant, si on aime, et puis il filme la route et les camions avec des effets spéciaux naturels, quand on est doué on est doué pour tout comme disait Duras, j'aime bien l'idée qu'il ait filmé un de mes films.

Comme une suite de *Pietà*, deux ans après.

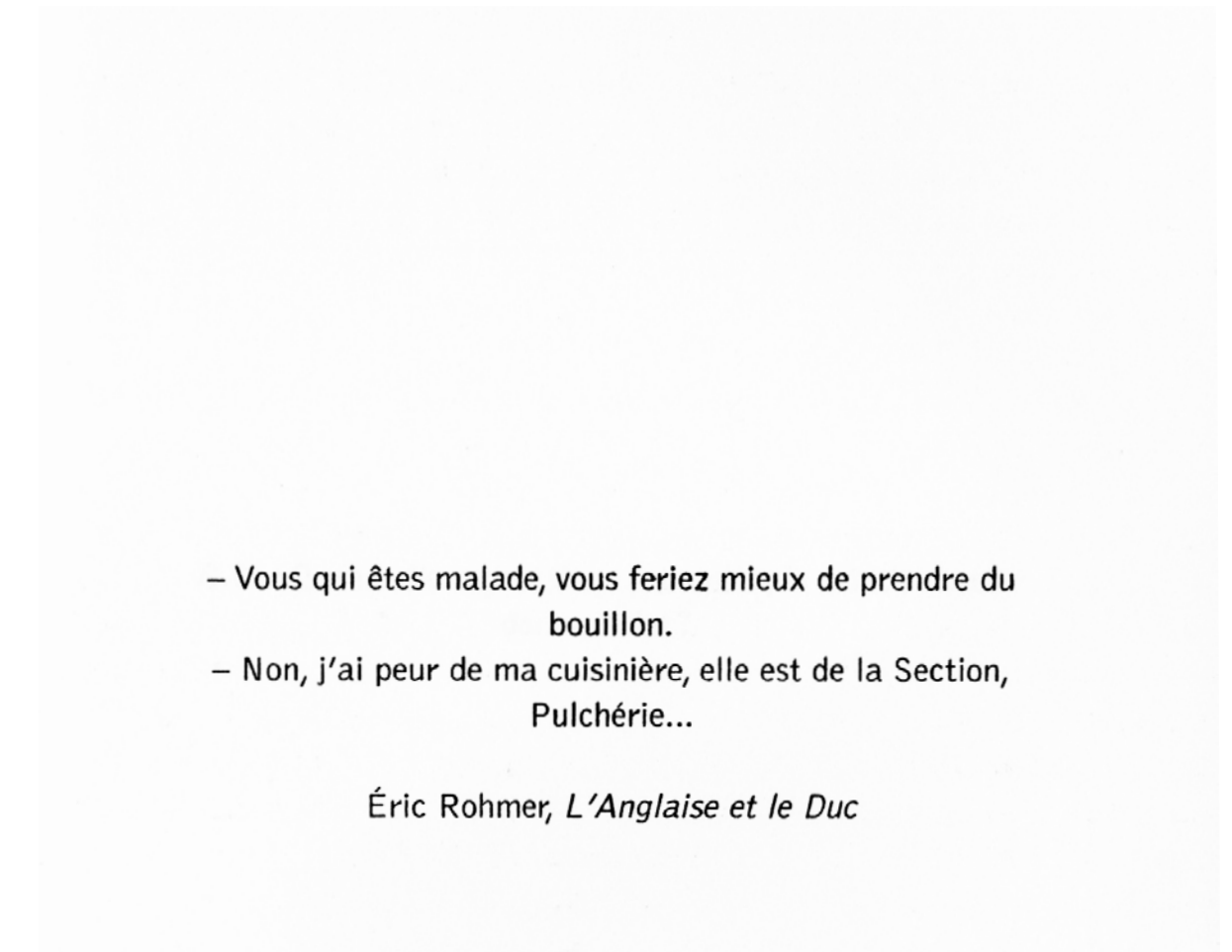
« Et si je m'en vais avant toi. »

C'est mélancolique et crépusculaire. Enregistré principalement sur la route, le film commence et se termine dans l'appartement de Dustan à Douai, où il vit seul alors qu'il a finalement repris un poste de juriste en 2003, après l'arrêt de sa collection *Le Rayon* chez Balland, et dont il parle dans ses livres *Dernier roman* et *Premier essai*.

On a aussi cru voir une référence au film de Marguerite Duras, *Le Camion* (1977), que Dustan cite déjà dans les premières pages d'*LXiR*.

Guillaume Dustan, « Merci À La LIFE !!! »

Introduction de *LXiR* ou *Dédramatison La Vi Cotidien*, Balland, coll. *Le Rayon*, 2002

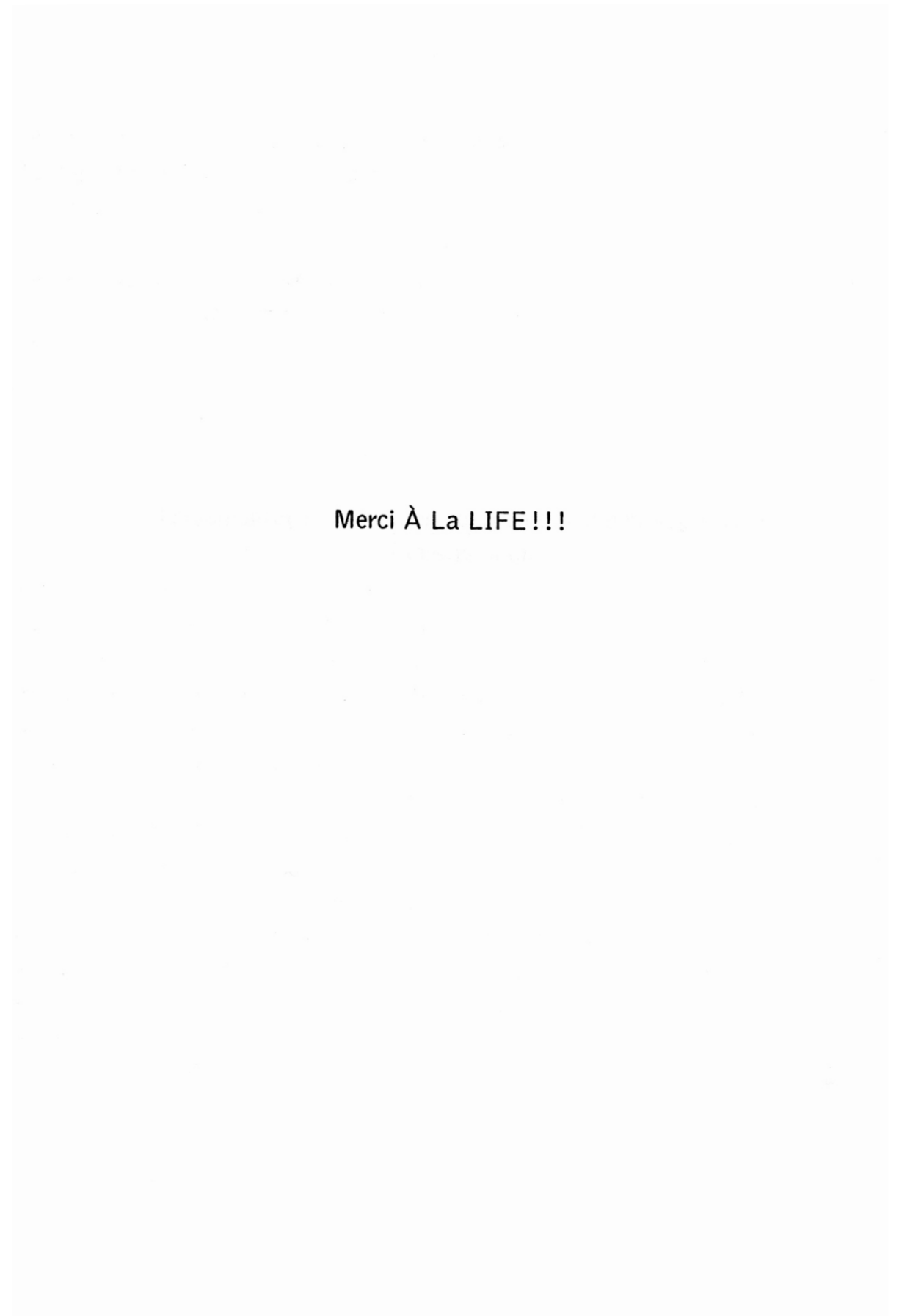


– Vous qui êtes malade, vous feriez mieux de prendre du bouillon.

– Non, j'ai peur de ma cuisinière, elle est de la Section, Pulchérie...

Éric Rohmer, *L'Anglaise et le Duc*

G.D. : Quand elle monte dans le camion, le principal est donc atteint?



Merci À La LIFE!!!

Aux Maux Sexuels

À T.
À M.
À J.
À D.
À V.
À L.
À F.
À Christine A.
À Emmanuel P.
À Jean-Jacques A.
À Denis B.

M.D. : Oui. Du fait même qu'ils se trouvent enfermés dans un même lit, euh, pendant un certain temps, incarcérés, voyez, verrouillés, dans un même lit, euh, un certain temps, le principal est atteint. Ils voient le même paysage. En même temps. À partir du même espace.

(Temps.)

Leur disparité aurait été l'objet même du film. Et l'enfermement dans la cabine du camion, l'espace premier.

Silence.

G.D. : Entre elle et lui... le chauffe(u)r et la dame... ?

Quoi ?

Que se serait-il arrivé ?

M.D. : Elle aurait parlé le temps du parcours, de temps en temps, voyez.

Du pays.

Du vent.

Des récentes découvertes de la science.

De la difficulté des transports dans cette région-là.

Marguerite Duras, *Le Camion*

M.D. : De l’amour.
Elle aurait dit tout à coup :
Il n’y a pas d’histoire en dehors de l’amour.

G.D. : On lui demandait quelque chose ?

M.D. : Non. Mais voyez, elle aurait été d’une certaine inconséquence, d’un certain décousu dans ses propos.

G.D. : Ç’aurait été un film sur... l’amour ?

M.D. : Oui. Sur tout.
Ç’aurait été un film sur tout.
Sur tout à la fois :
Sur l’amour.

Interviewé chez lui pour un épisode de l’émission P.I.N.K., Dustan sort sa caméra et montre un extrait de *Nous (love no end)*.

Guillaume Dustan : Ça c’est... ça, les gens vont pas aimer, c’est un plan sur une main. (...) Bon mais là ça devient hard, on va baiser, je me déshabille donc... je coupe.

Journaliste P.I.N.K. : C’est tout ?

G.D. : Ben ouai. Enfin, je sais pas, vous voulez voir d’autres trucs ?

J.P. : Ouai parce que comme bande annonce c’était un peu court.

G.D. : Hum... Qu’est-ce-que je peux vous montrer ? Je vais vous montrer en accéléré, attends.

J.P. : Alors, raconte un peu.

G.D. : Là je filme la porte, c’est pour montrer que c’est très joli. Normalement ça fait pleurer.

J.P. : C’est conceptuel comme on dit ?

G.D. : Non c’est pas conceptuel, c’est pour montrer qu’on peut... bon la grosse influence c’est Duras, elle a aussi explosé le cinéma, elle a pas que bouleversé la littérature.

J.P. : Regardé dans une salle noire, ça serait un film chiant ou un film pas chiant ?

G.D. : Ça serait comme un film de Duras.

J.P. : Un film chiant.

G.D. : Ouais. Mais moi j’adore les films de Duras, et ça me fait pas chier. C’est le seul cinéma où tu peux dormir. Tu dors, tu te réveilles...

J.P. : C’est pas forcément bon signe.

G.D. : Si, c’est vachement bien parce que ça veut dire que t’es calme. Et c’est quand même assez rare.



Guillaume Dustan, « Pourquoi écrivez-vous ? »

Extrait de *Mémoire d'un jeune homme moderne*, Archives Guillaume Dustan/IMEC, 1994

11.3.1994

« Pourquoi écrivez-vous ? » Parce que parfois je me retrouve coincé, seul, sans pouvoir faire le singe avec quelqu'un avec qui je baise et à qui je dis ce que je pense et qui baise avec moi et qui me dit ce qu'il pense. Parce que ça, l'amour, c'est quand même ce que je préfère comme activité. Amour = (aucun mal + pensée donnée + toucher sexuellement) x (la même chose).

C'est ma formule. La formule faut pas la développer mathématiquement, faut réfléchir à ce que ça implique dans une vie = ne faire aucun mal à l'autre, lui dire tout ce qu'on pense, le toucher sexuellement (donc lui dire tout etc., le toucher etc., sans lui faire aucun mal, déjà. Que du bien.) En fait j'aurais préféré baiser avec le sommelier qu'écrire ce long truc. C'est ça l'angoisse d'écrire. L'angoisse de devoir prendre du temps sur la vie pour faire ça. Je ne peux pas faire ça. Faut que je vive toute ma vie. Oui. J'ai toujours été comme ça, depuis que j'ai cessé de ne faire que lire. Depuis que j'ai 16 ans. Je préfère baiser avec le sommelier. Je préfère sortir, voir mes amis, draguer, danser, boire, manger, faire l'amour. Nager l'été. Et je devrais aussi nager l'hiver, je perds ma splendeur physique en six mois apparemment. Je veux dire au point de sentir mon corps qui manque en épaisseur, en densité, en souplesse, en détente, par rapport à mon corps maximal de l'été. Alors écrire...

Je suis allé nager tous les jours pendant trois jours, l'après-midi, à la piscine de l'hôtel. 30 x 15 mètres le dernier jour. À la brasse, en étirant bras et jambes au maximum, détente amplitude bras, propulsion flexion jambes, et on reprend, calmement. Après, ça gonfle et ça tire, et ça craque même un peu. Je m'étire au sauna. Je me branle et je vais gicler sur le fourneau. Ça sent le cochon grillé. (...)

Guillaume Dustan, notes à la manière des *Pensées* de Pascal

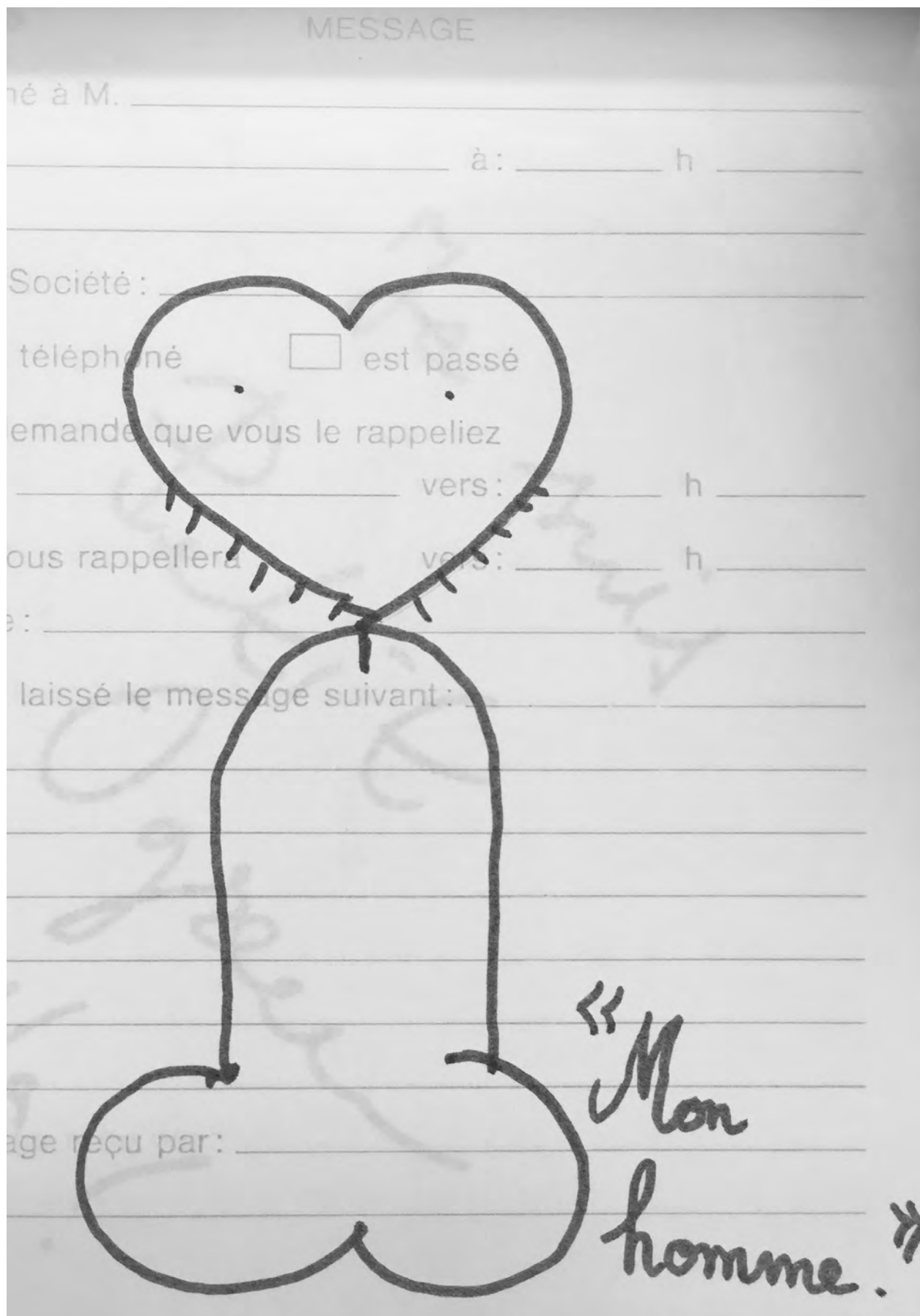
Extrait d'un carnet de notes, Archives Guillaume Dustan/IMEC, non daté

« Je suis totalement amoureux de TRISTAN – il s'appelle comme ça rapport à Tristan Shandy, un héros anglais de roman, sa mère est traductrice littéraire c'est pas chouette ça, c'est pas chic hein mon cher journal je suis amoureux je ne suis plus seul »
9 XIII 1979

« Une chtit' branlett' vit'faite une à la crème kimouss ?
Au nez et à la barbe de l'institution ? »
Ibidem

« Faire des journées thématiques =
La journée où je reste de bout
La journée où je suis un peu seule
La journée où je suis fatigué
La journée où je végète
La journée où je me retiens »
9 XII 1979

« La-banalité-la-maison
Tout-ce-que-j'ai-fui
Mais-c'est-le-seul-abris
Comment-faire ? »
9 XII 2003



Entretien avec Tristan Cerf

Le 20 février 2021

Tristan Cerf est suisse, il vit à Zurich, il était le « mari » de Dustan pendant plusieurs années et il est le personnage principal des films du Cycle de Tristan, que nous appelons également « les films d'amour ». Guillaume Dustan et Tristan Cerf se sont rencontrés à la Gay Pride de Fribourg en 1999, « coup de foudre ». Dustan y avait été invité pour une intervention. Il était déjà identifié en Suisse par la communauté gay, notamment par l'entremise de Nicolas Pages, artiste et auteur publié au Rayon, dont le quatrième livre de Dustan porte le nom. Tristan suit notre travail depuis deux ans avec beaucoup de bienveillance. Il nous a autorisés à diffuser les films dans lesquels il apparaît, et pour mieux les comprendre, ainsi que la place qu'il occupe auprès de Dustan et dans son œuvre, il nous semblait important de lui donner la parole. Nous le remercions d'avoir accepté de répondre à nos questions dans cet entretien, que nous retranscrivons partiellement pour des questions éditoriales, mais qui est devenu central et décisif dans notre projet de publication et d'exposition.

OPJ : Quel est ton rapport à l'œuvre de Dustan au moment où tu le rencontres ? Et aujourd'hui ?

Tristan : Avant de le rencontrer, je crois que j'avais lu un portrait dans *Libération*, sans vraiment adhérer. À part ça, je n'avais pratiquement aucune connaissance de l'œuvre de Guillaume Dustan. J'avais un appartement à Genève au-dessus de mon meilleur ami de l'époque, Yann, lui-aussi journaliste au *Temps*. Un jour, il me dit : « On va à la Gay Pride de Fribourg ! » Comme je n'ai pas l'air très motivé, il ajoute : « Y a Guillaume Dustan qui va faire une conférence, je l'ai contacté et je vais écrire son portrait. »

En fait, c'est grâce à Yann et à la Gay Pride de Fribourg qu'on s'est rencontrés. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je crois qu'on peut appeler ça un coup de foudre au premier regard. Il faut bien comprendre que je ne suis pas tombé amoureux de l'écrivain, je n'ai lu ses livres qu'après coup. Je suis tombé amoureux de l'homme... On a passé une partie de la nuit ensemble, autour du feu de camp du « Village Gay ». Il m'a appelé le lendemain, et j'ai fini par acheter ses livres. J'ai lu les trois premiers dans le train qui, une semaine plus tard, je pense, m'amenait à Paris. Comme pour préparer un examen ! (*Rires.*) Il fallait que je sois un peu au point ! Ces lectures de dernière minute, c'était plutôt impressionnant, mais ça n'est pas ça qui m'a fait l'aimer. Les livres m'ont aidé à comprendre l'homme dont j'étais en train de tomber amoureux. Cet ours poilu et tout doux pour qui j'allais passer des week-ends à Paris, et carrément tous les week-ends avec lui, pendant au moins quelque temps. Bon, *Nicolas Pages*, je crois que je ne l'ai jamais lu en entier. Il sortait de cette histoire, il en parlait souvent. Il avait reçu le prix de Flore grâce à son *Nicolas*, c'était important, certes, mais Nicolas Pages commençait à me sortir par les trous de nez – pas l'homme, que je ne connaissais pas, mais le récit, le personnage...

OPJ : Tu étais jaloux ?

Tristan : Peut-être, j'étais jaloux, oui. J'étais un gamin ! J'avais 25 ans. Et puis, quoi donc ? Ouais ! Voilà pour le rapport à l'œuvre qui était déjà écrite quand je l'ai connu. Par la suite, ses livres ont transcrit une autre image de l'homme que j'aimais, plus sombre, celle des dérives, des angoisses, des agressivités. Je le découvrais pris au piège par le personnage qu'il avait lui-même créé et ça faisait mal. Je découvrais ses textes traversés par les névroses que j'essayais de combattre dans la réalité, quand il venait ensuite à Zurich où j'avais déménagé.

OPJ : Cette vision que tu as des œuvres est liée au fait que tu le connaissais personnellement. On voit toutes et tous autre chose du point de vue de l'intimité ! En tant que spectateur.trices,

lecteur.trices, chercheur.cheuses, on ne perçoit pas la même chose.

Tristan : Oui. Bien sûr, je crois même qu'en bon amoureux égoïste j'aurais rêvé qu'il laisse de côté la provocation, qu'il reste à Zurich, où il n'était pas connu, qu'il écrive des poèmes en contemplant le lac. Et puis il a commencé à passer à la télé où, de mon point de vue, il déconnaît à mort, il leur donnait ce qu'ils voulaient. Il tombait gentiment dans le piège de la célébrité, s'adaptant toujours à la forme du moule dans lequel les médias et l'opinion voulaient qu'il s'emboîte. Dustan avait d'autres choses à dire ! Il y avait toute une réflexion sociétale plus subtile dans son discours. *[Tim Madesclaire nous a raconté que lui et Tristan étaient les amis de Dustan les plus acharnés à le décider à ne plus jouer le jeu des médias.]*

JPO : As-tu revu les films de Dustan récemment ?

Tristan : Non, je ne les ai pas regardés de nouveau. Pour moi, c'est difficile de les voir. Moralement difficile. Physiquement difficile. Au moment où il filmait, je n'ai jamais pensé que ces images seraient diffusées publiquement. Déjà, le fait qu'il ait une caméra à la main tout le temps, alors que j'avais épousé un écrivain... Je ne comprenais pas pourquoi il y avait cette caméra toujours derrière. Je crois qu'on le ressent dans certains films, notamment à Genève, où je dis : « C'est quoi ce cirque ? » À l'époque, il y avait cette émission, *Strip-tease* – sur France 5 ou Arte, je ne sais plus –, un truc super condescendant et méprisant. Je voyais ceci comme une manie, une autre façon d'éviter d'affronter la réalité en la voyant de nouveau à travers un filtre. Je croyais que mon devoir était de le ramener à la réalité, de lui faire poser la caméra.

JPO : Est-ce que Dustan te montrait ses films et est-ce qu'il en parlait une fois qu'ils étaient terminés ?

Tristan : Peut-être, je ne sais plus. De toute manière, je n'étais pas très réceptif, je trouvais tout ça débile. Sur le coup, j'ai l'impression que ça pourrit le moment et en plus je n'y vois pas d'avenir. J'ignore aussi l'existence des autres projets, ou je ne veux rien en savoir, comme celui en Espagne (*Enjoy (back to Ibiza)*)... Je ne lui demande pas où il est quand on n'est pas ensemble, ni ce qu'il y fait. L'important, c'est le moment où on est tous les deux. Quand ce n'est pas le cas, chacun sa vie. Je ne suis pas non plus terré dans ma chambre à faire des études littéraires en ancien français ! Je vis à Zurich dans les années 2000, le laboratoire de toute sortes de plaisirs nouveaux et excentriques... Je ne lui raconte pas non plus des masses de choses. J'ai une relation, forcément difficile mais nécessaire, avec un dj zurichois. C'est complémentaire. Avec lui, pas de grandes tirades philosophiques. C'est physique. On baise des week-ends entiers. Nos vies parallèles, à William et à moi, nous permettent de survivre ensemble. Donc je pose peu de questions et je ne vois pas l'œuvre cinématographique en train de se faire, je ne la conçois pas.

JPO : Dans l'exposition, on fait exister les films dans lesquels tu apparais comme le Cycle de Tristan, parce que c'est comme ça que Dustan en parle dans Premier essai. Pour nous, c'est un cycle de films d'amour, sur l'évolution de votre relation, avec l'idée – il le dit plusieurs fois dans les films – que filmer lui permet d'agir et de tester la relation. Dans Nous 2, il dit : « Je fais ce film pour savoir si je t'aime encore. » Ensuite, dans Ratés, ça à l'air d'être une autre étape de la relation quand il a déménagé à Douai...
Le cycle est construit un peu en deux parties, il y a Nous (love no end) et Nous 2 qui sont vraiment une suite dans laquelle les deux films se passent plutôt principalement dans tes appartements à Genève puis à Zurich. Ensuite il y a Pietà et Ratés, qui vont un petit peu ensemble aussi puisqu'ils sont construits pareil. Pietà commence dans un appartement, on te voit en train de dormir, puis il va marcher dans les rues de Zurich et il filme, c'est très silencieux, presque un peu atmosphérique, et il revient après dans l'appartement. Ratés est filmé sur la route, Dustan est au volant, il te ramène en Suisse et c'est toi qui tiens la caméra. C'est aussi très atmosphérique. Puis, on le voit chez lui à Douai, seul, il t'appelle, et je pense que tu ne réponds pas, il te laisse un message et il écoute de la musique. C'est un peu deux duos de films...

Tristan : C'est clair qu'à travers l'évolution des films on sent ça. Pour moi aussi, il y a deux phases dans la relation, deux phases assez fortes. Une première phase où Guillaume donne beaucoup. Dès qu'il arrive à Genève, il s'intègre assez bien dans mon groupe – j'ai un clan très restreint, des amis dont je suis proche encore aujourd'hui. Il a un apport très fort à ce moment. Il va d'abord me faire découvrir que je sais écrire. Ce que je veux dire, c'est qu'à l'époque je suis critique musical, principalement pour l'opéra, au *Temps*, et je fais des études à côté, et ça me tanne. Et je ne réalise pas du tout que je peux écrire : pour moi je fais de la critique musicale et je m'amuse. Mais lui, il me dit : « Non tu écris, tu sais écrire, peu importe le sujet. » Donc il me pousse à écrire, il me fait lire Colette et je développe un style qui va être à peu près à l'opposé du sien, plus dans une tradition transgressive, où l'euphémisme ne provoque que si on le comprend. J'utilise plein de ponctuations, d'artifices... et puis je ne parle surtout pas de moi, mais des autres. Et ça aussi, il va le comprendre, et me pousser dans ce sens-là, sans qu'on partage la même vision de l'écriture, ni le même genre.

Il va aussi faire écrire un livre à mon ami Yann, prévu à l'origine pour le *Rayon*. Yann en fera finalement une pièce de théâtre qui sera jouée à Genève, intéressante d'ailleurs. De l'autofiction pure. *[On voit Dustan et Yann Gerdil-Margueron parler d'autofiction dans Nous (love no end).]* William *[Dustan]* va s'intéresser à des gens qui ont quelque chose à dire. Il va les pousser, pas forcément dans une pratique littéraire, mais dans une vision de la société, une vision où chacun a le droit de pouvoir se lâcher, sortir ses démons, et puis d'une manière ou d'une autre les régler – on ne règle pas les démons, mais on les combat, enfin peu importe : il va vraiment apporter quelque chose. Il a de bonnes relations aussi à cette époque avec Michel Masserey, je crois qu'il était encore au *Temps* à ce moment-là. Il va avoir des liens forts avec Sandrine Fabbri, qui a elle aussi fini par écrire d'excellents livres d'autofiction. Ça, c'est la période où il donne beaucoup. Après il y a Zurich. On le sent dans les derniers films, cette fois il vient pour se ressourcer, pour oublier tout ce qui se passe à Paris, pour être dans un autre monde où on ne le connaît pas, où on ne le touche pas parce qu'il a écrit des livres ou qu'il passe à la télévision, et où finalement il n'a pas besoin de gérer sa célébrité. Il se retrouve en sécurité, il le dit souvent quand il est à Zurich. Je crois qu'il y a une partie d'un film *[Pietà]* où il se promène dans mon quartier. J'avais un appartement abominable, mais à 900 balles par mois, même à l'époque, il ne fallait pas être trop compliqué à Zurich... Je me rappelle de ses promenades à Schmiede-Wiedikon : il range des trucs, il ramasse les feuilles mortes autour d'une fontaine. Il est fasciné par ce côté « cadré » des Zurichois. Il dit que Zurich, c'est la Californie de l'Europe, et que c'est incroyable. Il raconte qu'au supermarché les gens font attention de prendre une courgette sans stress, sans geste brusque, pour ne pas agresser les autres. Quand on est à la caisse, on fait attention de ne pas montrer qu'on est pressé, on reste souverain, on laisse sa place à celle ou celui qui a moins d'articles dans son panier. Les Suisses alémaniques, dit-il, ils ont signé un contrat de non-agression. Cet aspect de la Suisse, ça le calme, ça lui permet de gérer l'angoisse. Donc il vient à Zurich pour se calmer. Quand il arrive, il est dans un état pas possible, et quand il repart, ça va déjà un peu mieux... Ce sont un peu des cures. Là, il prend, il prend beaucoup. Ça me coûte pas mal d'énergie, mais je sais qu'avant il m'a tout donné. Tout l'amour qu'il avait, alors je reste fort. Voilà les deux phases pour moi très fortes, en Suisse.

JPO : C'est vrai que dans Le cycle de Tristan, qui est un ensemble de films un peu à part, on a vraiment l'impression d'une tentative pour Dustan de s'occuper de soi-même, de se reposer, de se ménager. Et on a aussi la sensation que c'est un des sujets des films.

Tristan : Je remarque aussi qu'il ne joue pas de rôle dans ces moments, contrairement à Paris. Je le vois aussi rétrospectivement, par rapport à mon métier : il gère mal la célébrité. Il n'a pas eu l'aide qu'on peut avoir, ou que doivent avoir les gens, quand soudainement ils atteignent une certaine célébrité, pour ne pas tomber dans le panneau. Apprendre quelquefois à faire le dos rond, à laisser passer la polémique et continuer sur sa ligne, à éviter de se laisser emporter par le débat sur je ne sais quel bareback... Qui est un débat tout à fait allogène à sa pensée d'ailleurs. Et qui ne lui a pas survécu. À ce propos, je répondais hier aux questions d'un journaliste qui écrit un dossier sur Dustan, qui me disait : « L'histoire va nous donner raison. » Au sens où, on le voit avec la pandémie actuelle, quand il y a trop de restrictions, il y a un moment où ça lâche et où il faut trouver autre chose. À l'époque

du débat sur le bareback, j'étais membre de l'association Dialogai, on avait une campagne de prévention géniale basée sur la responsabilité individuelle. C'était encore trop tôt, même pour les Suisses. Dustan a été victime d'une situation politique, face à Act Up-Paris. Il n'a pas eu la chance d'avoir quelqu'un à ses côtés pour lui dire : « Ne te laisse pas emporter, garde ta ligne et ne te laisse pas dévier. » On le sentait, il était malheureux sans le dire de cette situation où il perdait pied par rapport à la mission artistique qu'il s'était fixée. D'ailleurs, on le voit avec la fin du *Rayon...* *Le Rayon* c'est un truc génial parce qu'il transmet, il amène d'autres gens vers le haut. Chez Ardisson, c'est lui qu'on pousse vers le bas.

OPJ : D'ailleurs, il nous semble que, si justement il filmait en Suisse et pas à Paris, et s'il documentait ces moments-là de votre histoire, c'était aussi pour montrer exactement ce que tu nous racontes : qu'est-ce que ça a comme pouvoir de filmer le temps passé ensemble et de produire en permanence de l'autofiction dans la réalité ?

Et en effet, Dustan emmène des gens avec lui. C'est une chose sur laquelle on travaille aussi, qu'on appelle « ce que Dustan nous fait ». Comme tu l'évoquais plus haut, et comme tu le redis ici concernant le Rayon, c'est une des stratégies programmatiques qu'il développe, et qu'il compare à La Factory de Warhol. Pour lui, Le Rayon s'inscrit dans ce projet, tout comme la nécessité de « faire d'abord la révolution intérieure, pour faire la révolution extérieure ». Est-ce que tu as l'impression que vous vous êtes formés ensemble à la parole critique, médiatique, politique, par rapport à ton métier aujourd'hui ?

Tristan : Oui, je crois. J'ai beaucoup appris. J'ai bien sûr aussi appris avec les autres relations que j'ai eues :-) Mais, oui, j'ai été énormément imbibé de tout ça. Il y a eu certaines choses que j'ai pu rejeter bien sûr, qui n'étaient simplement pas moi. J'avais déjà un sens critique assez fort quand il est arrivé, c'est aussi ça qui nous a rapprochés, avec une vision qui était probablement très autodidacte, et puis après avec lui, il y a eu une formation, c'est clair. Après, comment est-ce que moi je l'ai influencé, je ne sais pas... C'est pour ça que je suis toujours un peu distant, à la limite du cynisme – c'est une façade bien entendu –, mais j'ai un gros sentiment d'échec dans cette histoire.

OPJ : Enfin, tu lui faisais quand même beaucoup de bien...

Tristan : Oui, je sais bien. C'est juste une partie de moi qui se dit que je n'en ai pas fait assez car il est quand même mort isolé et déprimé, et qu'on aurait pu éviter ça, moi et les autres proches. Je ne parle pas du talent jeté par la fenêtre, on s'en fout du talent, c'est la personne qui meurt...

OPJ : Cette période dont tu parles avant sa mort, entre 2003 et 2005, c'est le moment où Dustan décide de reprendre ses fonctions dans l'administration publique en tant que magistrat. Son entourage le lui déconseille, mais il leur explique qu'il n'a pas le choix pour des questions financières. Il a peur également de perdre son statut de fonctionnaire d'État (sa disponibilité de la fonction publique arrive à échéance). En effet, il est isolé dans la communauté, pour les questions politiques qu'on connaît : son conflit avec Act Up, sa médiatisation. Il part vivre à Douai d'abord, puis à Lille. C'est une période sombre et difficile, on le voit dans les films, notamment lors de ce voyage dans le dernier film du Cycle de Tristan, Ratés, où vous faites la route de Zurich jusqu'à Douai en voiture. Peux-tu nous parler de ce moment ?

Tristan : Cette ville de Douai, son appartement, tout était atroce. Je n'ai gardé que peu de souvenirs de ce moment-là. Volontairement. Je me souviens mieux de Lille, dans cet immeuble petit bourgeois des années 70-80, un appartement un peu étrange qui ressemblait à celui de mes grands-parents.

C'était quelque chose d'étonnant, mais il s'est toujours défini comme magistrat. Il ne voulait pas perdre son statut. Peut-être que ce n'était pas qu'une question de statut... Il s'agissait de son identité. Il n'a jamais vraiment abandonné sa première vie, d'ailleurs, il rencontrait toujours son cercle d'amis qui venaient des milieux énarques de la magistrature.

Donc il reprend le travail à Douai... (*Rires.*) Je viens d'un pays qui n'est pas centralisé et qui a une vision très respectueuse des campagnes, mais quand j'arrive à Douai... Bon... Et il se retrouve un

peu dans un placard à faire des trucs qui vraisemblablement n'ont aucun sens, et il n'est pas apte à travailler, de toute manière, il n'est pas capable de réintégrer un système hiérarchique, donc forcément ça se passe pas bien, c'est voué à l'échec depuis le début.

OPJ : La période des dernières années n'est pas que sombre ! C'est aussi le moment où Dustan découvre plus précisément le milieu queer, « s'intéresse aux jeunes » comme il dit dans Nietzsche : on le voit dans Squat, tourné lors de Queeruption à Londres et dans Autrechose où il filme les alentours d'un squat queer à Zurich... Est-ce que tu peux nous parler de cette scène à Zurich, et plus généralement de la communauté gay en Suisse à cette période ? Est-ce qu'on se trompe quand on a l'impression que les villes suisses ne fonctionnent pas du tout pareil qu'en France ou autre part en Europe et aux États-Unis, qu'il n'y a pas de « ghetto » de la communauté dans les villes suisses ?

Tristan : Le milieu squat, on l'a surtout connu à Genève. À Zurich, il fallait venir avant, dans les années 80, 90, la Rote Fabrik et ses émeutes. Dans les années 2000, les squats zurichois relèvent plus de la nostalgie que de la rébellion. Genève, c'était plus tard et c'était pas mal. À l'époque, Genève a le parc immobilier à rénover le plus important de Suisse et il y a une grande société estudiantine et gay, avec ce développement des squats institutionnalisés... et puis c'est des squats à la suisse, très ouverts et en même temps très expérimentaux. Les villes suisses sont trop petites pour avoir des ghettos, notre société est beaucoup plus intégrative. Il n'y a pas de ghetto homosexuel à l'image du Marais. Les seuls ghettos qu'on doit avoir, c'est des expats internationaux et des ultra-riches, ça c'est possible ! À Genève, il y a quand même des classes sociales assez séparées, vous ne verrez jamais un riche dans le tram. Alors que Zurich, c'est le contraire, c'est-à-dire que la dame de bonne famille de la côte dorée du lac de Zurich, un des endroits où il y a le plus de milliardaires au monde au mètre carré, va prendre le tram pour aller acheter quelque chose chez Globus. Elle ne va jamais venir en voiture, c'est extrêmement vulgaire la voiture, et sortir son chauffeur, ce n'est pas très protestant. Elle tente donc de rattraper le tram qui vient de démarrer, elle a son collier de perles et son tailleur Chanel bleu pastel, elle agite ses mains gantées : « Attendez-moi ! Attendez-moi ! » Ce côté intégratif va beaucoup le fasciner...

POJ : Tu reviens régulièrement sur la manière dont la Suisse met en perspective les positions politiques de Dustan. On a aussi la sensation que faire des films est une manière pour lui d'amener sa parole politique, dans une adresse face caméra qui est tout autre qu'ailleurs. Il y a une construction parallèle entre son travail littéraire et son travail filmique, et par exemple, il y a beaucoup de scènes de sexe dans les films, qui arrivent au même niveau que le reste, sans différenciation. C'est une manière d'appliquer le discours qu'il peut avoir à ce sujet dans les livres.

Tristan : J'étais totalement là-dedans aussi, c'est-à-dire que je ne faisais pas de différence entre la vie amicale et la vie sexuelle, la vie privée et celle du travail. Je me suis un peu adapté au puritanisme ambiant maintenant :-). Je pensais que se découvrir soi-même passait par la sexualité, sous toutes ses formes, même pour des gens qui se déclaraient, peu importe, hétérosexuels ou autre. Je pense qu'on était un peu sur la même longueur d'onde pour ça. Et puis il prenait aussi la sexualité comme un truc libérateur. Il y a une phrase dans son interview avec Hervé Joseph Lebrun, le photographe, qui résume ça : « Tout le monde a un anus et si peu en profitent. »

OPJ : En tout cas, pour Dustan, il est hors de question de faire des films d'amour sans qu'il y ait du sexe dedans ! Et que le sexe soit classifié selon une autre typologie d'image et de manière de filmer que le reste...

Tristan : Il y a une scène qu'on ne voit pas dans le premier film à Genève [*une scène d'amour et de sexe coupée à la fin du film*], qui pour moi a un lien direct avec celle de la salle de bain [*référence à une autre scène du même film*]. La description de la relation est à peu près la même, il y a une honnêteté, une transparence, une naïveté. Ce n'est pas très différent mais les gens vont évidemment dire : « C'est épouvantable, y a un zizi tout nu qui rentre dans un cul. » C'est pour ça qu'elle est coupée, alors que finalement la scène de la salle de bains, dans laquelle on se dispute,

témoigne d'une intimité aussi profonde que celle-ci, mais elle ne va choquer personne. Bon, c'est aussi parce que, dans cette scène, que vous ne verrez qu'après ma mort si tout va bien, je me sens un peu trop vulnérable, sans protection.

OPJ : Ça te fait quoi que l'on fasse une exposition sur Dustan à Fribourg ?

Tristan : Le jour où on s'est rencontrés avec Dustan, c'était pratiquement la première fois de ma vie que je passais une nuit à Fribourg. Fribourg, c'est une enclave catholique, très belle, entourée de cantons protestants. Neuchâtel, Berne, Vaud – Farel, Viret, Calvin – sont les fers de lance du protestantisme le plus radical en Europe, et pas le plus rigolo. Forcément, ça a créé une identité propre, une atmosphère excentrique pour un Neuchâtelois qui habite à Genève, comme je l'étais. C'est une autre culture difficile à comprendre et qui a forcément d'autres codes, d'autres expressions du conservatisme. Après, par mon travail notamment, j'ai redécouvert Fribourg, j'y ai rencontré beaucoup de gens, et ai découvert des manières de penser très intéressantes parce qu'elles ont réussi à équilibrer tradition et tolérance ; car justement, dans une enclave, on doit vivre avec tout le monde, et on devient beaucoup plus tolérant parce qu'on ne peut pas seulement dire aux gens d'aller voir ailleurs. Ça, je l'ai découvert après, donc ça me fait plaisir qu'on se soit rencontré à Fribourg.

Je pense aussi que ça a été pour Dustan le déclenchement d'une longue affaire avec la Suisse qui était tellement différente de ce qu'il avait eu avec Nicolas Pages. Cette histoire avec la Suisse va l'accompagner jusqu'à la fin et il va découvrir que la culture suisse alémanique est différente de la culture allemande – c'est là où il va finalement passer le plus de temps. Donc Fribourg qui est vraiment sur la frontière des langues et des cultures suisses, c'est cette porte ouverte sur son rapport futur avec la Suisse. Ils vont aimer, les Fribourgeois (*rires*).

Guillaume Dustan, « 0801 La vie A2 (synopsis) »

Extrait de (...), texte issu du manuscrit original de *LXiR*, téléchargeable sur sofa.fr en 2002

0801 La vie A2 (synopsis)

Décor scène : salon, avec d'un côté terrasse, de l'autre salle de bains avec toilettes

1° jour : Piscine

Début : arrivée dans l'appartement des vacances, déballage des valises, rangement des médicaments au frigo (le juif journaliste) et dans la salle de bains (le gentil associatif). On va voir la mer.

2° jour : Plage ; William : J'ai la chiasse... Raul : Le bruit des médicaments, je supporte pas. Soir : engueulade.

3° jour : Plage ; Les fleurs au matin ; Soir : Raul : Dis-moi des horreurs

Moi ce qu'il me faut ce n'est pas un mec séropo, c'est un mec qui ait été contaminé en même temps que moi ; pas seize ans d'infection, ni deux ; pas toi, ni Tristan : dix ans, mon double.

4° jour : La déprime (piscine) ; ok pour coloc ; la négociation anti-fleur bleue ; pas de drogue au bar (debriefing)

5° jour : Les oiseaux ; Raul : je veux être un enfant. Dans ton monde...

Fin : Le juif prépare le lit du gentil dans le canapé, pour la sieste avant d'aller chercher la coke et les ecstas.

Mes superpouvoircommeatoutesttous :

j('m)e pardonne d'avance.

regardez ce que (j'ai) fait à

la déco du couloir

papier oiseaux XVIII° (siècle) à fond blanc

et de la lumière noire

ou l'inverse

tout pour faire la couve de Côté Milieu

(aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah)

on va rajouter des moulures

modern'

enfin

comme dit mon mari le plan et la déco des apparts n'ont pas assez varié stylistiquement ; jusqu'à imiter la psychose, j'ajouterais bien s'il ne parlait pas sans cesse (sous joint) (bien entendu).

~~moi je suis tellement barré~~

sur un je d'échec

je l'entends

siffler à notre pajarito, pajarito

qui sifflotte, qui se gratte la glotte, qui dandinote

les ondes, les vibes, les vagues

d'émotion

des émotions

il suffit

d'un peu d'imagination

et tout fleurit

ses rêves et ses chansons

~~ô mon il enchanté~~

~~stop~~

je n'ai jamais pleuré aussi clamement

versé des larmes

rendu les armes

la douceur

c'est moi

pardonner d'avance

nnon c'est pas bon

ça veut rien dire

j'ai juste une excuse en tapant comme ça à ne pas gérer la situation où mari me caresse

commeu jamais jeu ne l'ai rêvé

merci amis lecteurs

de ne pas me parler

je ne suis pas

ni né

ni mort

et entre temps

peace & love & happiness

tu te rends compte qu'on a vécu une journée normale aujourd'hui pour la première fois, William ?

un valium un rail quelques pétards

mais tout allait bien

ça fait peur

non

dis-je

LA VIE A2

showinh on Broadway

dans la mare on est

l'oiseau qui sent les vibes les ondes les vagues les émotions les motions

s'étire comme dans la jungle

love

love

love

vérifier

moi ce qui m'intéresse c'est d'être une pédaledebase ; de baiser de

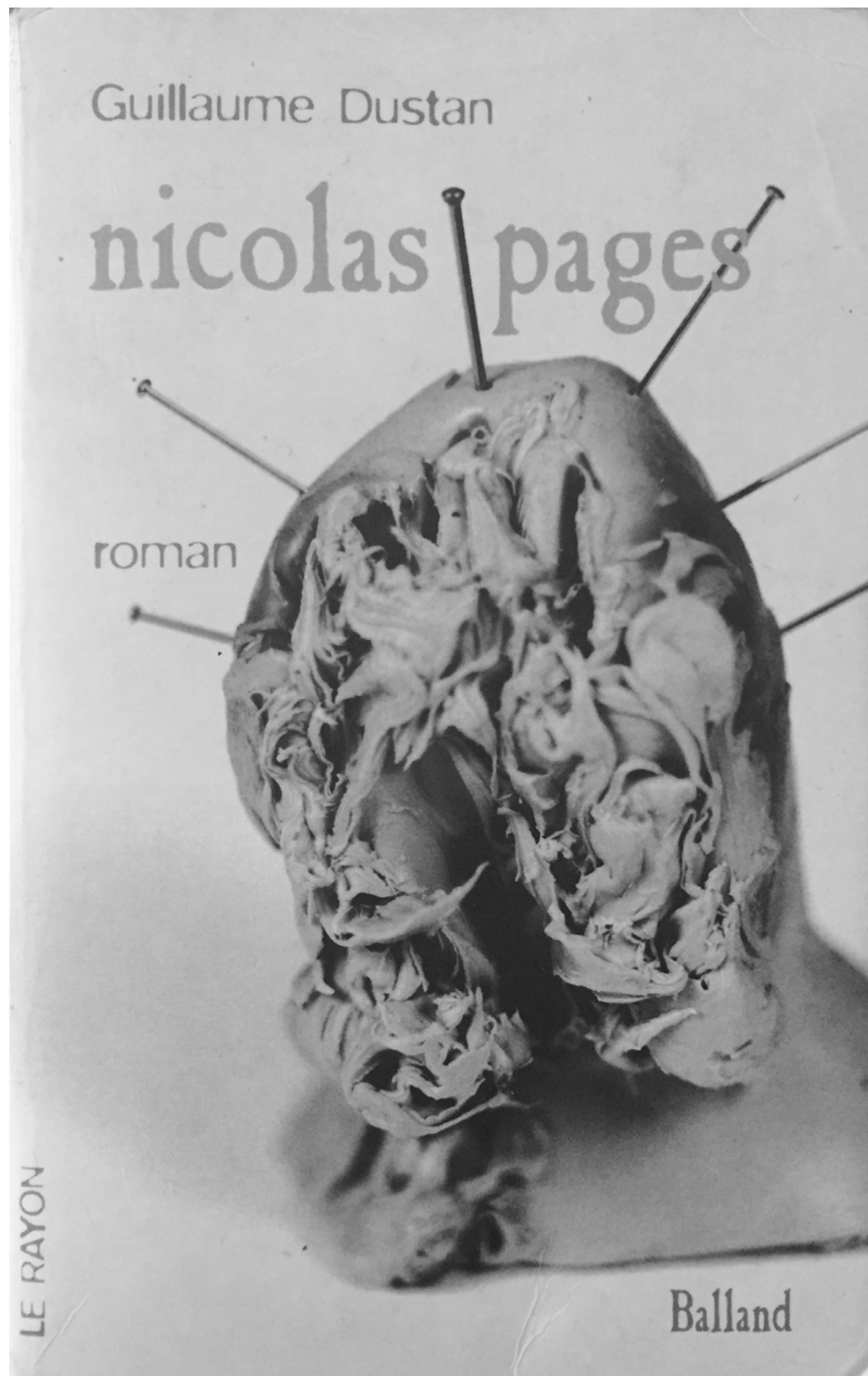
d'être avec mon mari de baiser d'avoir un corps d'être beau en forme bronzé et musclé couilles rasées etc bien habillé mode mais pas trop de m'amuser de rire de voyager dans les dunes les vagues les ondes les drogues les dragues les fringues de limiter la parano l'angoisse le stress l'usure la fatigue la déprime l'envie de mourir l'amort.

sans quoi merde...

les conditions matérielles de production de l'individu = la sexualité (Beatriz) = la pulsion de vie (moi)

À Paris comme dans la vie il y a tous les gens que tu connais et à qui tu ne dis pas bonjour même si tu les aimes parce que nos chemins se sont séparés et c'est trop triste mais ici aussi il y a des moustiques les disques c'est comme des amis mais qu'on ne va jamais perdre alors c'est bien les livres c'est plus comme des parents c'est pas bien. Alors mes prochains livres ça sera plus jamais sur moi parce que vous en savez déjà trop vous savez tout. Je vais faire des livres sur les autres maintenant. Héliogabale pour commencer, après Warhol et puis on verra. Loto Fiction © est une grande entreprise française, qui commence à faire, après quelques déboires, de sérieux bénéfices. Moi-même, pour ne prendre qu'un exemple que je connais bien puisque j'en parle tout le temps, j'ai gagné environ un million de francs avec Loto Fiction ©, sur six ans, c'est raisonnable. Moi essentiellement, disons, je m'habille en vintage, même pour le boulot, j'y arrive à peu près mais je sens que je vais craquer pour avoir la paix je ne m'habillerai plus en jeune que chez moi là où c'est permis c'est ce qui me fait le plus marrer je suis contre la culture de caste européenne mais pour la bonne bouffe celle que je fais moi-même en bon pro français de la tambouille, les

céfran et les amerloques on est les pays les plus pro de la terre, eux c'est des pro du professionnalisme, nous on est des pro de la guillotine le jugement de Paris, vous connaissez, eh bien moi oui, je connais, pour l'entier libre choix sans nuisance à autrui, je préfère le vin blanc parce que c'est plus varié surtout le Gewurztraminer vieilles vignes qui est du parfum qui se boit, bien sûr ce n'est pas vanté par la presse, ce n'est pas ancien non plus, donc c'est comme moi, trop bien pour vous, alors bye-bye, je reste pour tout ce que j'ai déjà dit que j'étais pour, et contre la terreur des beaufs de gauche et de droite extrêmement bien réunis. Ce livre n'aura aucun succès, c'est plus que clair, je m'en superbranle, Hare Krishna ! Oui, car j'ai toujours eu un faible pour celui du milieu, entre la création et la destruction, je conserve. Et puis maintenant j'ai envie d'être vieux et malade, encore plus vieux et encore plus malade, avec mon Petit Suisse à moi, on aura des poules, des ânes, des dindons, des agneaux, des porcelets qu'on vendra, et des petits veaux, et ils auront tous un nom bizarre comme « Gruyère ». Et moi je pleurerai tout le temps comme je sais si bien faire quand je suis malade.



Pages pages pages

L'amour frappe donc *Nicolas Pages* d'une marque distinctive dans l'œuvre de Dustan, par un effet de contamination stylistique étonnant. Ce livre hétérogène dans sa forme et sa composition, constitué de quatre parties et d'un volumineux index, se développe sur un double plan, le moment de l'événement et celui de l'écriture, procédé réflexif d'un récit borné par des dates précises mais constamment enveloppé par le discours de l'auteur. En effet, Dustan ne raconte pas ses souvenirs mais écrit au présent et saisit le quotidien dans son immanence, en immersion. Multipliant les genres d'écriture, comme si la dépense était le maître mot de ce livre-fleuve, Dustan est un écrivain polymorphe. La question du genre étant d'abord pour nous une question littéraire, on qualifiera donc son écriture de *transgenre*, mot galvaudé mais en l'occurrence adéquat. On trouve ainsi différents éléments formels propres à la modernité tels que la métatextualité, les effets de reprise (parfois littérale), les interpellations au lecteur, l'oralité constamment inventive, ainsi que le remarquable passage réflexif sur la Littérature elle-même, qui constitue un *hapax* dans l'esthétique romanesque actuelle. Là où les écrivains séparent traditionnellement écriture et critique, Dustan intègre au sein même de son livre une réflexion passionnante sur la littérature gay, sa venue à l'écriture, ses sources³.

Surtout, *Nicolas Pages* contient plusieurs livres en un. Au lieu d'y voir une faiblesse de composition – la réception de la littérature contemporaine restant encore modelée par le romanesque du XIX^e siècle, soumis à des critères d'homogénéité tyranniques – on y trouvera une défense et illustra-

1. *Je me souviens* de Perec, paru en 1978, est la réécriture de *I Remember*, de Joe Brainard, écrit en 1970 et traduit en français chez Actes Sud en 1997.

2. *GD*, p. 591.

3. Il livrera aussi dans *Génie Divin* une théorie de la Littérature reprise de son film *Back* (2000).

tion de la variété littéraire : une *Histoire de Lapin et de Petit Ours*, roman, *P.O.L.*, qui occupe les deux tiers du livre comme un roman dans le roman, divers essais, articles et projets, un *Comment je suis devenu (presque) parfaite*, court roman (?) constitué de 24 paragraphes, un livret d'*opera-space*, une entrée de dictionnaire, un index qui est à lui seul une performance littéraire¹, et même un placement de produits pour le miel ! On trouve de tout dans le magasin Dustan : il faut d'ailleurs souligner que Dustan est le premier écrivain français à avoir fait des courses au supermarché un *topos* dans divers passages d'anthologie². Mais Dustan pousse l'hétérogénéité de son propre livre « plus oultre » puisqu'il intègre sur une vingtaine de pages le *journal* de sa grand-mère paternelle, au moment où celle-ci décède à l'hôpital Saint-Antoine. Cet hommage familial, magnifique façon de contrecarrer la mort, doit évidemment se lire en regard de la sienne propre, différée depuis l'arrivée des trithérapies, mais thématisée en filigrane dans le texte. Le journal de « Mamita » rattache Dustan à sa famille en créant un lien intergénérationnel, et donne un coup de projecteur sur ce parler savoureux des personnes âgées venant d'une sous-culture juive séfarade et populaire, qui rajeunit le français standard³.

Il y aurait beaucoup à dire sur le rapport que Dustan entretient à la famille comme institution, et à sa famille en général : sans entrer dans des détails biographiques, retenons que le désir très fort de réforme des institutions familiales dans le cadre inique de l'hétérosexualité ne s'apparente que superficiellement à la critique gidienne de la famille résumée dans le célèbre « Familles, je vous hais ! » de l'auteur des *Nourritures terrestres*. On peut au contraire penser que le lien qui unit Dustan à sa famille, exemplifié par l'insertion de l'émouvant journal de sa grand-mère placé tel quel, s'inscrit moins dans une révolte contre la famille en général (qu'aurait écrit Gide, déclarait Duras, s'il n'avait pas eu de famille ?) que dans une réflexion sur son rôle comme institution. Écrivain, Dustan est aussi, rappelons-le, juriste⁴.

1. L'index est commenté par Dustan lui-même en guise d'autoportrait indirect.

2. Le film *Back* montre également une promenade dans le marché alimentaire de la ville.

3. Rappelons que contrairement au texte même de Dustan, que nous avons parfois légèrement corrigé, nous n'avons pas touché à ce journal dont la parlure est à elle-même sa propre saveur.

4. Nous intégrerons dans le dernier volume des *Œuvres* les textes juridiques de William Baranès.

Enlarge your practice

Moteur du livre, l'amour est donc décrit dans ses effets personnels, littéraires, politiques : il rend libéral, selon une classique conception progressiste du désir, et débouche en l'occurrence sur une conscience de l'injustice encore faite aux couples homosexuels en 1998, notamment en ce qui concerne les concubins étrangers puisque Marcelo est chilien¹ : « Je me suis décidé à me battre pour lui. Demander un titre de séjour au titre du droit à une vie familiale normale. Il serait refusé évidemment. On attaquerait... Si ça ne marchait pas je me lacérerais devant le Conseil d'État². » Le continuum entre vie privée et vie publique est un des chevaux de bataille de Dustan : à l'égalité des droits pour les homosexuels s'ajoute, par l'entremise de cet amour, la conscience de la pauvreté, un thème plus discret mais présent, notamment dans les belles pages que Dustan consacre au Chili lors de sa visite à Marcelo : « Ils connaissent ça, la poésie, les pauvres, il ne faut pas croire³. » Dustan n'est pas de ces libéraux-libertaires indifférents aux problèmes sociaux. Sa conscience de classe offre un contrepoint sensible aux scènes de sexe, et l'on pourrait même risquer l'hypothèse d'une inversion de la pudeur chez Dustan, toujours apte à exacerber les rapports physiques mais beaucoup plus retenu sur les passages où s'exprime sa sentimentalité sociale et personnelle pourtant réelle. Paraphrasons/parodions Roland Barthes : « *Nous deux* est plus obscène que Dustan. »

Telle que celui-ci l'entend, l'homosexualité ne consiste pas seulement à aimer une personne du même sexe que le sien, mais à fonder une culture, cette fameuse « culture gay » problématisée dans les pages (entendons « pages » dans *Nicolas Pages*) à la fois brillantes et accessibles du quatrième opus de Guillaume Dustan : « Mais c'est quoi une culture ? Ce ne sont pas seulement des œuvres de l'esprit, de l'art, pour aller vite. Une culture c'est avant tout des mœurs – des pratiques [...], de la sociabilité humaine avec des gestes et des mots⁴. » L'enjeu, précisément subversif, est d'élargir les modes de vie dans un sens plus libéral, de rénover les institutions confisquées par la majorité morale. Dustan revendique fièrement ce continuum du corps à l'esprit. Sa conception de l'homosexualité, qui se révèle dans *Nicolas Pages*

1. Le Pacte d'union civile (PACS) a été voté en novembre 1999, au terme d'une bataille juridique et politique postérieure aux faits racontés, qui remontent à 1995.

2. *NP*, p. 270.

3. *NP*, p. 276.

4. *NP*, p. 195.

(elle restait au niveau du phénomène, du corps), est immédiatement politique et orientée dans un sens progressiste. Plus il y a de liberté, plus la société sera désirable, « à la seule condition de ne pas faire tort à autrui¹ » précise notre auteur dans le droit fil d'un post-humanisme héritier des théories de l'*habeas corpus* anglais. Il s'agit donc d'une *révolution douce* qui fait écho à l'enrôlement de Dustan dans l'amour. Continuateur de l'esprit de 68 version libertaire, Dustan, animé par le désir de refaire société, assume cette utopie au cœur de son livre : inscrire un peu de principe de plaisir dans le principe de réalité. Il y a des monstres doux, des super-héros communautaires qui travaillent pour toutes et tous, et la bataille en faveur du mariage gay indique assez, en ce domaine comme dans d'autres, que « la contre-culture est en passe de devenir la culture dominante² » car les sociétés sont en avance sur les États comme les gens sur leurs représentants politiques. Il est d'ailleurs à remarquer que l'homophobie dirigée contre le mariage homosexuel fut un grand moment d'incohérence : jadis stigmatisée pour sa révolte contre l'institution maritale, l'homosexualité est à présent critiquée par ceux-là mêmes qui la combattaient, pour sa volonté de s'inscrire au sein de l'institution : ou rebelle maudit ou conformiste néo-hétéro, l'homosexuel n'est jamais à sa place. À l'inverse, les propositions subversives de Dustan en faveur d'une famille repensée prennent comme toujours chez lui des formes provocatrices, à la mesure de la violence souterraine charriée par l'ordre social et les discours qui le légitiment : « Quand on est un couple libre qui sait faire la différence entre fidélité amoureuse et exclusivité sexuelle c'est pas la peine de payer une baby-sitter pour aller au cinéma, l'un des deux va en *backroom* pendant que l'autre garde les chiards³. » L'homosexualité doit être protégée juridiquement, mais c'est à elle d'inventer son style.

1. *NP*, p. 204.

2. *GD*, p. 540.

3. *NP*, p. 221

4. *GD*, p. 514 : « Le romancier est par essence réactionnaire (au contraire de l'auto(hagio)biographe, qui cherche à aller mieux. »

Toits moi crevé

Vidéo DV, 60 min, 2001



Toits moi crevé, un film de couple avec un mec dont je ne peux pas parler, filmé aussi par lui, à voir après ma mort par conséquent.

Dans *Toits moi crevé*, Dustan retrouve l'amant parisien que l'on aperçoit déjà au début et à la fin de *Pietà* et avec qui il a aussi fait deux autres films : *Home* et *Barbette Réaumur*.

Le film s'ouvre sur une scène de sexe, tournée à Paris dans l'appartement de Dustan, avec l'étagère de godes en arrière-plan. « J'admire ce qu'il y a de plus exceptionnel sur cette planète, ton cul. » La scène est tournée par « l'amoureux au pied pénétrant », en plan serré sur ce que Paul B. Preciado rebaptise « l'anus révolutionnaire de Guillaume Dustan », après avoir vu le film, dans sa chronique « Qua faire après l'orgie ? » pour *Libération* (voir p.43).

Le film se poursuit lors d'un séjour à Barcelone. Dustan filme les jardins de Gaudí, on retrouve les halos de lumière – « on va solariser les gens dans le film » ; les rues de la ville la nuit ; puis retour à Paris, seul dans sa salle de bain : « Bonne nuit les chéris. À demain, pour toujours. (...) Je t'aime, je t'aime, je t'aime ».

Nous diffusons peu de scènes de sexe par rapport au nombre qu'il en existe dans la filmographie car pour des raisons de droits à l'image, nous ne pouvons pas montrer publiquement *Home*, *Barbette Réaumur* et *Toits moi crevé*. La chronique de Preciado et la retranscription de *Toits moi crevé*, publiées ici, permettent de faire exister le sexe malgré tout, d'une autre manière.

Les autres films que l'on ne peut pas montrer :

Synopsis extraits de Guillaume Dustan, *Premier essai*, Flammarion, 2005

2001 : Home + Sorbelli (55'), je filme le décor, et sur la même cassette, un film sur Alberto Sorbelli (je le connais par François Mitaine qui depuis a vendu sa galerie à Kamel Mennour, ou peut-être qu'il y a eu quelqu'un entre les deux, et avait organisé un dîner pour qu'on se rencontre, en 1999 je crois) qui raconte des trucs sur son travail, et Dieu selon Baudelaire, vachement marrant.

2001 : HCD (34'), un film spécial archives avec Cécile Helleu, Christophe Chemin et moi ; on essaye de les entraîner pour les télés qu'ils n'ont pas faites et ils ne sont pas très bons ; on avait fait une autre vidéo de Chemin qu'on avait envoyée chez Ardisson quand il sortait ses bouquins au Rayon, que je n'ai pas.

2001 : Barbette Réaumur (13'), encore un film d'appartement.

2001 : Porno (60'?), comme son nom l'indique, donc à voir après ma mort, bien entendu.

Nous n'avons pas retrouvé *Porno*, mais Dustan en parle dans *Enjoy (back to Ibiza)*, sans que l'on puisse savoir si le film a été réalisé : « Pendant la première demi-heure j'aurais baisé, la deuxième demi-heure j'aurais demandé à tous mes amis de me dire ce qu'ils diraient de moi quand je serai mort, sauf que j'aurais été en face d'eux donc ça les aurait mis mal à l'aise, et après je voulais filmer des fleurs, la troisième partie se serait appelée *Dieu*, 30 minutes de fleurs. »



Paul B. Preciado, « Que faire après l’orgie ? »

Chronique publiée dans *Libération* le 28 juin 2019, durant la première rétrospective des films de Guillaume Dustan à Paris

Comme si elle voulait célébrer la face cachée de Stonewall – un peu comme la Chine qui célèbre en ce moment la face cachée de la Lune –, Olga Rozenblum m’envoie le film secret de Guillaume Dustan. Je ne le regarde pas tout de suite. Le lien dort sur mon téléphone pendant toute la journée. Les fantômes ne peuvent être vus au soleil. Mais au milieu de la nuit, la chaleur et le bruit de la rue me réveillent et je sens que le film m’appelle. Je clique sur le lien, je tape le code, et s’opère la métamorphose de l’écran en porte. C’est ainsi que j’entre, via ce tunnel de lumière, dans la scène, comme si je pouvais m’asseoir à côté de ce lit où Dustan est allongé sur le dos, dans une nudité à peine perceptible sous l’épaisse couche de poils qui, dans l’image, semblent dessinés au fusain, les jambes tellement écartées que les fessiers disparaissent, son corps formant un T parfait, tandis que son amant le pénètre analement avec un pied, puis avec un autre et ensuite avec les deux en même temps. Dustan gémit lentement et l’amoureux aux pieds pénétrants lui demande s’il doit aller plus vite ou plus profondément. Les pénis sont à l’arrière-plan, voire hors-champ, nous ne savons même pas si l’amoureux aux pieds pénétrants en a un. Quand la caméra s’approche du pénis de Dustan, on voit un organe mou entouré d’un anneau de cuir noir paré de clous argentés, un organe comme n’importe quel autre, presque féminin, posé dans un paysage d’organes : il pourrait tout aussi bien s’agir d’une oreille avec une boucle ou d’un poignet orné d’un bracelet.

Le corps pénétrant a aussi modifié sa hiérarchie anatomico-politique. Tous les organes sensibles ont migré vers le pied qui, déplaçant toute génitalité, est devenu le maître du désir. Parfois, une main masse un pied et le recouvre de lubrifiant. D’autres fois, c’est le pied qui, transformé en main, s’enfonce dans la boîte d’huile pour recouvrir les petits doigts de pâte blanche. La dénaturation contresexuelle de l’organe pénétrant est telle que lorsque nous ne distinguons pas les orteils, il devient impossible de reconnaître le pied en tant que pied. C’est la relation du corps entier avec l’anus en tant qu’intériorité sans fin qui domine l’action. Cet agencement ne connaît ni genre ni identité sexuelle, il pourrait aussi bien être lesbien que trans. Parfois, les pieds cessent de pénétrer et caressent les abords de l’orifice. L’anus se ferme. L’amoureux aux pieds pénétrants demande à Dustan de le montrer. Dustan inspire, expire et pousse. Alors l’anus devient un organe externe, ni vulve ni pénis, mais plutôt pli deleuzien qui avale à nouveau le pied. L’amoureux aux pieds pénétrants dit : « Ce qu’il y a de plus exceptionnel sur cette planète, c’est ton cul. »

Pendant la nuit, les images du film se mélangent à celles de mes rêves. Au petit jour, je me souviens d’une orgie avec plus de 400 personnes nues. Les organes s’emboîtaient sans aucune relation d’identité ou de nombre. Comme dans une performance d’Annie Sprinkle, au milieu de l’orgie, une fille sans pied en pénétrait une autre en utilisant son moignon comme une terminaison érotique. Curieusement – je ne le réaliserai qu’une fois éveillé, j’ai de nouveau castré celui qui, pendant la nuit, avait pris la position de l’organe roi, le pied. Tout monothéisme de l’organe sera détrôné au profit de la décolonisation et de la dépatriarcalisation du corps. Dans mon rêve, j’étais nu moi aussi, au milieu de cette immense coopération désirante. Mais je ne pouvais pas me laisser aller car je cherchais désespérément mes vêtements : je devais donner une conférence et je me disais que je ne pouvais pas arriver au colloque comme ça. La rébellion anarcho-libérale de mes organes semble s’écraser face aux conventions sociales. Dès que je sors du rêve, je regarde par la fenêtre : j’observe la beauté des humains et de leurs chiens qui marchent en profitant d’un instant de répit avant que le soleil ne commence à punir la ville. Et c’est à cet instant que la phrase de Baudrillard me frappe : que faire après l’orgie ?

Poussé par le désir de respirer l’air frais et de voir les chiens de plus près, je m’habille, comme j’aurais aimé pouvoir le faire dans mon rêve, et je vais me promener. Je laisse derrière moi le vieux monstre bleu de Renzo Piano, j’avance sur la rue Rambuteau jusqu’à la rue des Archives. Quinze ans

après le tournage de ce film, je me demande si Dustan reconnaîtrait le quartier : la plupart des bars gays ont cédé la place à des boutiques de luxe, le kiosque où nous achetions jadis la presse queer internationale a été transformé en Kooples. Les quelques bars gays restants sont devenus des bastions d'exhibition hors-Tinder pour les classes blanches aisées de la ville. Les bars lesbiens et trans ont migré en bordure du quartier, vers la rue Saint-Martin ou aux abords des Arts et Métiers. La normalisation gay, la gentrification et les nouvelles ségrégations de classe, de race et de sexualité ont dessiné une nouvelle cartographie. Dans Le Marais, seules les rayures arc-en-ciel subsistent sur le sol, comme une mémoire silencieuse qui s'efface sous les voitures.

J'arrive sur le lieu récemment nommé place des Émeutes de Stonewall, un anus urbain entre les jambes de la rue des Archives et de la rue de Sainte-Croix-de-la-Brettonnerie – le conseil municipal a souhaité commémorer le 50^{ème} anniversaire de Stonewall. Le journaliste et historien queer Tim Madesclaire m'aide à déchiffrer l'absurde grammatical : pourquoi l'a-t-on appelée place des Émeutes de Stonewall et non du Stonewall ? Stonewall n'était pas une ville. Le Stonewall Inn était un bar situé dans le quartier du Greenwich Village à New York où des trans, des travesties et des pédés noirs, latinos et blancs, des dissidents du genre ont défié la police en réclamant le droit à la ville, la liberté de se réunir et de s'aimer en public. Encore une fois, comme l'enseigne W. G. Sebald, le monument efface l'histoire et la remplace. Les bars ferment, le quartier est dépolitisé et la place des Émeutes de Stonewall est inaugurée. Elle permet d'oublier le Front d'action révolutionnaire, les Gazolines, les Gouines rouges. Je regarde ce lieu où les hommes viennent pisser la nuit et je le renomme : place de l'Anus révolutionnaire de Guillaume Dustan.

Guillaume Dustan, transcription du film *Toits moi crevé*, 2001

(Bruits de sexe)

(Air – « Sexy Boy »)

Sexy boy

Sexy boy

*Où sont tes héros
Aux corps...*

...Sexy boy...

*Dans leurs yeux des dollars
Dans leurs sourires des diamants*

(Respirations, bruits de sexe)

Dustan : T'es bien pire que ce Fred.

J : Tu trouves ? Pourquoi ?

Dustan : C'est de l'humiliation et...

(Respirations, bruit de sexe)

J : Sors un peu comme tout à l'heure.
Waouh le marshmallow, oh putain, c'est de la guimauve. Oh ! C'est vraiment la base de la base. Oh putain !

(Bruits de sexe)

(Air - « Le Voyage de Pénélope »)

J : Waouh !
Waouh, mec...

///

J : Ça y est, c'est bon là, bébé. Waouh ! Pff...
Embellis-toi.

Je prends mon magnétoscope.

C'est bon...

Dustan : Putain. Bonne salope. Trente ans.

Là tu fais très fort.

Oh oui, tu fais très fort. Putain.

Hmmm...

(Bruits de sexe)

Ahhhh !

Ah...

Si je montre ça à l'attaché de presse, je suis sûr que ça va lui plaire.

Oh, c'est bien. Putain.

C'est du son de la house que tout dépend.

J : J'admire ce qu'il y a de plus exceptionnel sur cette planète : ton cul.

Je crois que la création est faite pour qu'on ait une activité sexuelle extrêmement épanouie tous les deux.

Dustan : Mais essentiellement...

Oh putain ! Ah ! Tu m'écartèles.

(Dorian Donati, « Touch Me (Original Mix) »)

J : Waouh, là tu bats tes records, mec.
Ah, c'est clair.

Encore.

Ahh.

Dustan : Ah

Ahhh. Hmm.

Ah. Putain. Pff... C'est trop là, j'arrive...

J : Je ressors ?

Dustan : Juste un tout petit peu, genre deux centimètres.

J : Ahh, voilà.

Dustan : Là tu me mets le pied après le deuxième sphincter, ouais ?

///

Dustan : Putain t’es bon... Putain, faut bien que je serre avec mon cul.

J : Là c’est pas la prost’...

///

Dustan : Je pense que oui.

(Musique)

J : Je peux y aller un peu plus vite ? Genre petite branlette ?

(Bruits de sexe)

J : *(Rires.)*

Dustan : Cette soirée c’est le pied.

J : Ah, tu m’étonnes putain.

Petit tour en branlette rapide, tu me dis ce que t’en penses.

Plus lentement pour toi ? Plus rapide encore ?

Dustan : Comme ça, c’est parfait.

J : Ok.

Dustan : J’aime bien être un trou, quoi...

J : T’es bien plus qu’un trou mec, je peux t’assurer.

///

(Musique)

J : Pousse dans ton cul. Pousse. Waouh !

Encore. Ouais ! Encore !

C’est bon. Pff...

[La scène d’après, ils sont dans un hôtel à Barcelone, s’habillent, sortent se promener, de jour, puis de nuit. Ensuite, c’est le retour à Paris, Dustan est chez lui, dans sa salle de bains.]

Dustan, *(snif snif)* : Ça, ça veut dire je t’aimerai toujours, bon évidemment. J’ai la voix fausse... Je t’aimerai toujours espèce de, pff... je préfère pas le dire. Tout doucement, gentiment c’est mieux. Et mieux au point, mieux au point, comme tu sais que j’aime bien le faire. Plein les yeux, ouverts, et quand ils sont ouverts comme les tiens quand... Je t’éclaire, c’est clair, ben comme ça le matin je peux, *(snif snif)* te gratille le nille, euh...

(En prenant une petite voix) : Gallongon, avec mon nez de petitnou’ tout chien, on est quand même un petit peu tout sage. Moi je trouve... Enfin voilà ! C’est tout ce que je voulais dire. Et, euh, c’est un film pour toi, pour toi et moi. Pour nous. À bientôt j’espère.

Comme il reste plus qu’une minute, je fais une jolie image, comme j’aime, un peu bizarre... Un peu poétique. Bon, j’espère que tu comprends, que je t’aime beaucoup. Voilà, adieu pétard. Bien chauffé à l’eau chaude parce que c’est plus sympa.

///

(Reprenant sa voix normale) : Et j’arrête le film là, parce que... C’est un mauvais film, pff, fatigant, pour mieux dire... Y a pas eu deux balles partout dans cette salle de bains. Euh... Entre nous soit dit, quoi. Euh, je sais plus ce que je voulais dire. Je ne veux pas tout contrôler, voilà, c’est tout. Le silence est d’or. Bonne nuit chéri. À demain, pour toujours. Je t’aime *(bruit de bisous)*. Je t’ai-me. Je t’aime. Je t’aime, je t’aime, je t’aime. Rrrr.

Édition : Julien Laugier, Olga Rozenblum, Pascaline Morincôme

Aide à la mise en page : Zoé Chauvet

Relectures : Nicolas Brulhart, Marie Gyger, Baptiste Pinteaux, Esther Rozenblum, Philippe Joanny

Impression : CRIC Print Marly

Avec le soutien de la Fondation Jan Michalski pour l’écriture et la littérature

Merci à Paul B. Preciado, Elliot Evans, Lili Reynaud Dewar, Pierre Dulieu, Thomas Clerc, Cécile Helleu, Daniel Hendrickson et Marc Siegel, Tristan Cerf, Tim Madesclaire, Philippe Joanny, Sophie Baranes, aux membres de Treize et à l’Institut Mémoires de l’édition contemporaine.

Synopsis des films du « Cycle de Tristan »	3
Guillaume Dustan, « Merci À La LIFE !!! » Introduction de <i>LXiR ou Dédramatison La Vi Cotidien</i> , Balland, coll. <i>Le Rayon</i> , 2002	7
Marguerite Duras Extrait du <i>Camion</i> , Éditions de Minuit, 1977	14
« In Bed With Guillaume Dustan » Transcription d'un extrait de l'émission P.I.N.K., France 2, 2000	15
Guillaume Dustan, « Pourquoi écrivez-vous ? » Extrait des Archives Guillaume Dustan/IMEC, 1994	16
Guillaume Dustan, notes à la manière des <i>Pensées</i> de Pascal Extrait d'un carnet de notes, Archives Guillaume Dustan/IMEC, non daté	17
Entretien avec Tristan Cerf Le 20 février 2021	19
Guillaume Dustan, « 0801 La vie A2 (synopsis) » Extrait de (...), texte issu du manuscrit original de <i>LXiR</i> , 2002	25
Guillaume Dustan, « À Paris comme dans la vie... » Extrait de <i>Dernier roman</i> , Flammarion, 2004	31
Thomas Clerc, « Pages pages pages », « Enlarge your practice » Extrait de la préface de <i>Nicolas Pages</i> dans <i>G.D., Œuvres II</i> , P.O.L., 2021	35
Synopsis des films que l'on ne peut pas montrer	40
Paul B. Preciado, « Que faire après l'orgie ? » <i>Libération</i> , le 28 juin 2019, durant la première rétrospective des films de G.D. à Paris	43
Guillaume Dustan, transcription du film <i>Toits moi crevé</i>, 2001	45

Ce livret, ainsi que les trois autres qui l'accompagnent (*Trois films d'appartement*, *Les films d'entretien* et *La communauté*), est publié à l'occasion de l'exposition « The films of Guillaume Dustan (2000-2004) » à Fri Art Kunsthalle Fribourg, mars avril mai 2021.